

Biovision

Lettre d'info, Décembre 2014

Coopérer avec les acteurs locaux
Ensemble, on est plus fort



Un avenir pour tous, naturellement

Mama Champion
Morogoro, Tanzanie



« La collecte, le tri et le traitement des déchets nous apportent de l'argent et en même temps une reconnaissance dans le quartier. »



Le projet: Bustani ya Tushikamane

• Depuis janvier 2009

Le centre de formation paysanne se positionne comme une plateforme d'innovation pour l'agriculture biologique. Il favorise l'interaction entre la recherche, le transfert de connaissances et l'application pratique.

• Objectifs de la phase de projet 2014 – 2016

- Formation pratique et diffusion efficace de méthodes agro-écologiques
- Agrandissement et exploitation de la ferme modèle comme centre de recherche et de formation
- Initiation de partenariats entre la paysannerie et la recherche

• Budget 2014 – 2016

CHF 180 000.00

• Dons

Ccp 87-193093-4

Ensemble, on est plus fort

Le petit projet tanzanien « Jardin de la solidarité » (Bustani ya Tushikamane) est devenu avec le soutien de Biovision l'un des principaux centres de formation en agriculture biologique et en écologie. Il rayonne partout.

« Mama Champion », mère de quatre enfants, est une femme forte. Elle a un fils de 27 ans, Michael, qui a un léger handicap mental et vit avec elle. Anne Champion s'en occupe avec amour. Elle le soutient tout en comptant aussi sur son aide.

Tous deux vivent à Morogoro, petite ville à 195 km à l'ouest de la capitale Dar es-Salaam. En 1993, Mme Champion a perdu son mari. Restée seule avec leurs quatre enfants, elle a trouvé un soutien dans le groupe de quartier, qui s'est lancé en 2013 dans une niche particulière : la collecte, le tri et le recyclage des déchets.

Taka-ni-Mali : les déchets, c'est précieux !

Depuis cette date, l'image du quartier a complètement changé. A la place de tas d'immondes désordonnés et puants, s'alignent aujourd'hui des sacs plastique de différentes couleurs au bord de la route. Ils sont régulièrement collectés puis triés par couleur par des femmes et des hommes avec une grande brouette. Les membres du groupe portent fièrement un T-shirt vert clair avec le logo Swisscontact et l'inscription « Taka ni Mali ». Ce qui signifie en swahili : les déchets, c'est précieux. En effet, les déchets fournissent des matières premières pour la transformation et la vente. Les éléments combustibles sont compressés en briquettes qui peuvent être utilisées à la place du charbon de bois pour la cuisson. Les matériaux doux et propre comme le papier ou le textile remplissent des duvets et des oreillers. Les déchets organiques produisent un compost de haute qualité pour le potager communautaire et les arbres. Le verre, le plastique, le PET et les canettes

sont recyclés, ce qui est depuis peu payé en Tanzanie, bien que les prix fluctuent constamment.

Mama Champion et Michael gagnent avec les déchets chaque mois environ 50 000 shillings tanzaniens, soit 30 francs suisses. Un revenu de base non négligeable. Il est complété par les 60 000 shillings payés à Michael le week-end comme conducteur de brouette.

Une coopération fructueuse

Le projet Taka-ni-Mali est mené par l'ONG suisse Swisscontact, et la formation pour le traitement des déchets organiques est confiée à Sustainable Agriculture Tanzania (SAT). Cette ONG tanzanienne et son projet initial, Bustani ya Tushikamane (Jardin de la solidarité) sont soutenus par Biovision depuis le début en 2009. SAT est devenu depuis un centre renommé de formation à l'agriculture durable, de même qu'une plaque tournante de la pensée et de l'action écologique en Tanzanie. Son large éventail d'enseignement comprend 19 sujets avec 69 cours différents. Parmi ceux-ci, une formation de base en agriculture biologique, les techniques pour améliorer la fertilité du sol, l'élevage des volailles (voir photo de couverture) ou la greffe des arbres fruitiers.

La coopération de diverses organisations à Morogoro illustre la synergie que Biovision cherche partout à favoriser en Afrique de l'Est.

Informations complémentaires :

www.biovision.ch/bustani-fr



⌆
Dans le chef-lieu de district Morogoro (Tanzanie), le groupe de quartier collecte avec Mama Champion (4^e depuis la gauche) et son fils Michael (2^{ème} depuis la gauche) les sacs poubelles séparés par couleur.

⌆
Consultant agricole expérimenté, Hugo Kunguru de l'organisation SAT (à gauche) explique les secrets de la greffe.

Commentaire

Dans les pays du Sud, la sécurité alimentaire est largement entre les mains d'une profession au bas de l'échelle : un soutien minime et des possibilités de développement dérisoires. Les paysannes et paysans africains ne reçoivent ni formation adéquate ni investissements. Pas étonnant de les voir massivement chercher fortune en ville. En même temps, des pays agricoles comme le Kenya, malgré beaucoup d'efforts et beaucoup d'espoirs, sont encore loin de pouvoir créer assez d'emplois hors de l'agriculture. Notre journal paysan « The Organic Farmer » se penche de plus en plus sur des sujets comme la création valeur, le stockage de produits agricoles, les sources de revenus complémentaires. Ceci parce que la rédaction de TOF répond aux besoins du public, qui veut obtenir plus d'informations fiables. C'est aussi un signe clair de changement structurel progressif dans l'agriculture.

Avec 2014 se termine l'Année internationale de l'agriculture familiale. Au-delà, des millions de petits paysans du monde entier ont besoin, pour survivre, que leur travail soit apprécié et que leur vie s'améliore — en particulier dans le Sud. C'est aussi dans notre intérêt commun.



Andi Schriber
Cofondateur et PDG de Biovision



↑
Au Kenya, il y a un changement structurel dans le sens d'une activité agricole annexe.

On sous-estime la mutation du monde rural

Demandez à des experts combien de Kenyans vivent principalement de la petite exploitation paysanne. Leur réponse est en général deux fois supérieure à la réalité d'aujourd'hui. Le changement structurel global passe souvent inaperçu.

Au cours des 50 dernières années, la production alimentaire mondiale a augmenté de deux fois et demie. Il y a aujourd'hui plus de nourriture disponible par habitant, et le nombre de personnes sous-alimentées a diminué légèrement, malgré la croissance de la population. Le prix de cette réussite dans l'agriculture est élevé : dégradation environnementale, gaspillage d'énergie fossile, problèmes de qualité de la nourriture, pauvreté rurale persistante. S'y ajoutent de nouveaux défis majeurs comme le changement climatique et la demande mondiale croissante de viande ou de lait suite à l'évolution des modes de consommation dans les marchés des pays émergents très peuplés.

relevés avec les vieilles recettes de rationalisation technique : l'importance globale de l'agriculture paysanne doit recevoir plus d'attention. 40% de la population mondiale tire son gagne-pain au moins en partie de ce secteur, et encore 40% de ces personnes vivent dans la pauvreté. Dans l'ensemble, l'agriculture à petite échelle couvre 40% des terres cultivées et produit au moins un quart de l'alimentation mondiale. Son évolution sera donc décisive pour pouvoir relever ces prochaines années les défis économiques, sociaux et environnementaux. Après trente ans de négligence coupable, elle se retrouve enfin au centre des efforts de développement.

La petite paysannerie est cruciale

Il a fallu attendre 2008, avec le Rapport mondial sur l'agriculture (IAASTD), pour reconnaître que ces défis ne peuvent être

Erreur de jugement par des experts

Pour répondre à la question du début, la plupart des experts disent que 60% à 70% de la population kenyane vit principalement

de l'agriculture. Or l'analyse du recensement de 2009 montre que c'est vrai seulement pour à peine 33% des 14,3 millions de travailleurs actifs de 15 à 64 ans – même en incluant les éleveurs et ceux qui cultivent dans les villes ou les banlieues. L'estimation des experts était encore juste il y a deux ou trois décennies. Elle est déphasée aujourd'hui.

Les changements structurels au Kenya

Aujourd'hui, 67% des Kenyans trouvent leurs principaux revenus en dehors de l'agriculture paysanne. Mais seuls 23% travaillent dans le secteur formel, c'est-à-dire occupent des postes assurés contractuellement et socialement, soumis à l'impôt, observables statistiquement. Les autres (44%) sont dans une économie de l'ombre à peine réglementée : le secteur informel. Face à ces chiffres, on constate pourtant que presque un ménage sur deux (46%) garde des bovins. L'activité agricole devient clairement une occupation annexe. Cette tendance est plus forte dans les zones marginalisées, plus arides, que dans les hautes terres fertiles du pays.

Clivage

Ces observations suggèrent une division structurelle de l'agriculture paysanne, qui progresse rapidement. La tendance est à une spécialisation orientée vers le marché et la professionnalisation avec une forte diminution des cultures de subsistance. Cela montre que la petite paysannerie a un fort potentiel d'innovation, si des conditions d'accès sûr aux marchés et aux ressources sont garanties. Deuxième tendance : une production traditionnelle se maintient, à côté de sources de revenu cherchées en dehors de l'agriculture – en particulier dans le secteur informel ou via des contributions de parents. Cette tendance induit une pauvreté et des pénuries de main d'œuvre dans l'agriculture.

Approches spécifiques à la situation

Au Kenya, la première tendance est plus prononcée dans les hautes terres fertiles, tandis que la seconde est plus présente dans les régions marginales. Cependant, les deux coexistent partout, et pas seulement au Kenya mais dans de nombreux pays du Sud. Chacune nécessite des approches de développement très différentes si on veut que la petite paysannerie puisse répondre

aux défis à venir. La présence simultanée de ces deux évolutions implique une réaction adaptée à la situation – et une conscience accrue du rapide changement structurel.

Atlas socio-économique du Kenya:
www.cde.unibe.ch
www.kenya-atlas.org



Urs Wiesmann

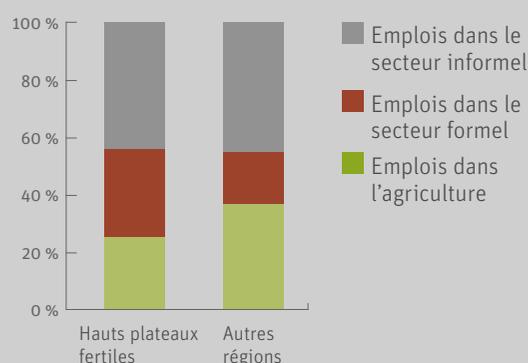
Urs Wiesmann est professeur à l'Institut géographique et président du Conseil du Centre pour le développement et l'environnement (CDE) de l'Université de Berne. Il est l'auteur principal de l'Atlas socio-économique du Kenya, publié récemment.



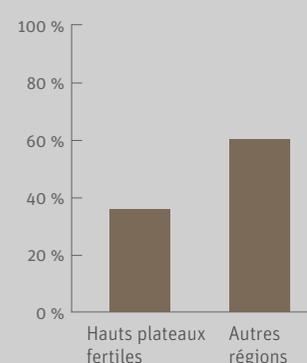
Les familles de petits paysans dans les zones les moins fertiles et marginales du Kenya sont de plus en plus tributaires de revenus additionnels en dehors de l'agriculture et des envois de parents émigrés en ville ou à l'étranger.

La petite paysannerie dans l'économie du Kenya

Emplois au Kenya



Ménages pratiquant l'élevage de bétail au Kenya



Source: Recensement de la population kenyane en 2009, Wiesmann U., et al, 2014

Les carottes bio et le « Piki Piki » ouvrent les portes

Tranche de vie de Pius et Moïse Paulini à Towelo, Tanzanie.



Les motos sont en plein essor en Afrique. Prendre une voiture-taxi, très peu de gens peuvent se le permettre. Une « Piki Piki » (moto-taxi en swahili) est bien plus abordable. Cela vaut également pour les paysans de montagne de Towelo, en Tanzanie. Leur village est situé à 600 mètres d'altitude dans les montagnes Uluguru, au-dessus de la capitale régionale Morogoro. C'est là qu'habite Moïse Paulini, 20 ans, avec ses parents et ses trois frères et sœurs. Leur vie montagnarde est difficile. Les plantations sur les pentes raides sont exposées aux caprices de la nature, et les familles paysannes doivent de plus en plus lutter contre les effets imprévisibles des changements climatiques.

En 2010, Pius, le père de Moïse, et son groupe paysans se sont initiés aux méthodes de l'agriculture biologique. Ils ont été formés un jour par semaine par un conseiller expérimenté de Sustainable Agriculture Tanzania

(SAT). Ils ont appris à creuser des terrasses à flanc de coteau pour se protéger contre l'érosion, à préparer le compost et des engrais à base de plante, ainsi que les techniques de lutte écologique contre les parasites.

« Avant, je travaillais avec des engrais chimiques, se souvient Pius. Ils étaient chers, et finalement ils épuisaient le sol. Les rendements devenaient mauvais. » Alors qu'il récoltait des poivrons seulement une ou deux fois par an, il est passé à trois ou quatre récoltes deux ans après la conversion en bio.

Après le cours, l'ingénieur paysan s'assoit sur ses carottes biologiques qui ont, grâce à leur goût délicieux, un grand succès au marché de la ville. Maintenant, il en vend 1200 kg par saison, ce qui rapporte chaque année plus de 500 francs à la famille. Une chance qui compense l'échec scolaire de Moïse en 2013. Père et fils ont osé réaliser un projet commun : Moïse conduit sa « Piki

Piki » une moto d'occasion que Pius a achetée pour 500 francs.

Le taxi-moto s'est révélé dès le début une bonne affaire, et le garçon a retrouvé sa fierté. Il gagne tous les jours environ 13 francs, et en rétrocède 8 à son père. Les habitants de Towelo en bénéficient aussi : le « Piki Piki » de Moïse raccourcit leurs transports de marchandises pesantes vers le marché de Morogoro.

Alors, tout est bien qui finit bien ? Pas tout à fait pour Pius, qui a déjà passé un nouvel accord avec son fils : « Moïse continuera ses études dans une école professionnelle comme mécanicien et c'est lui qui les financera ! » Le père sourit malicieusement. Il ajoute que les frais seront payés sur le fonds déjà bien rempli par les 8 francs quotidiens que dépose le fiston.

Courte vidéo avec Pius Paulini et autres photos : www.biovision/towelo



«Cabesi» décolle

En novembre 2007, l'inauguration du centre de collecte de miel à Lomut est célébrée par le groupe de danse traditionnelle Pokot.

Depuis 2004, Biovision développe dans une région semi-aride à l'Ouest du Kenya des sources de revenu durable grâce au miel. Maintenant, le projet Cabesi est dans les mains de la population locale.

Amélioration durable du niveau de vie, création de revenu et préservation des bases de l'existence, tels sont les objectifs du projet Cabesi. Lors de sa mise en route, il est apparu clairement que l'élevage de chameaux et la production de soie sauvage n'étaient pas encore à un stade de maturité dans la région de Pokot. En revanche, un marché intéressant pouvait être développé en mettant l'accent sur l'apiculture moderne et la production de miel de haute qualité. Plus de 1600 apicultrices et apiculteurs ont été formés, qui offrent maintenant leurs produits dans les six centres de collecte créés par le projet. Miel, cire d'abeille et résine sont retraités dans le centre de commercialisation ouvert en 2007 et distribués avec succès. La « Cabesi Marketplace » à Kapenguria est reconnue comme partenaire fiable offrant des produits de haute valeur. Le miel Cabesi est même proposé sur les vols de Kenya Airways ...

Promotion des femmes

Une condition pour s'engager dans le projet, donc dans l'entreprise de miel, était la participation des femmes. Celles-ci ont peu de droits et une position très difficile dans la tradition patriarcale du Pokot. Cabesi a formé au total 400 apicultrices. Elles génèrent maintenant leur propre revenu et sont impliquées dans les prises de décision. Ainsi, les femmes ont pu améliorer leur position dans

la société. Dans la dernière phase du projet, l'équipe Cabesi a suivi une formation continue dans le domaine de l'administration et des finances. En juin 2014, la « Cabesi Marketplace » a été officiellement remise au « Cabesi Self-Help Group », par ailleurs reconnu par les autorités.

Mercy Kiyapyap, participante de la première heure au projet Cabesi et nouvelle directrice de la Marketplace, a déjà le prochain défi dans son collimateur : « Maintenant, nous devons développer davantage de produits et faire de Cabesi une entreprise indépendante et compétitive. Je fais confiance à notre potentiel et je crois en un avenir prospère pour Cabesi. »

Informations complémentaires :
www.biovision.ch/cabesi-fr



Mercy Kiyapyap, assistante de longue date du projet est devenue directrice de la nouvelle « Marketplace ».

Un retrait novateur

Il était une fois une idée audacieuse dans une région sous-développée du Kenya : un projet écologique avec des chameaux, des abeilles et de la soie à réaliser (Camel-Bees-Silk : Cabesi). Rolf Gloor, meneur suisse du projet suisse a travaillé pendant 10 ans pour que Cabesi vole de ses propres ailes. En 2015, Biovision coupe le cordon ombilical. Gloor vit cette étape avec des sentiments mitigés. Mais les résultats, il peut en être fier. Cabesi appartient au groupe d'entraide Cabesi, génère des revenus pour 20 employés et engage comme directrice Mercy Kiyapyap, qui était depuis longtemps assistante du projet. Le miel et la cire marchent bien. Au départ, personne n'aurait parié un shilling sur le succès de Cabesi – sauf ce type tenace et inventif, Rolf Gloor, qui a réussi à former une équipe locale capable de relever le défi de l'auto-assistance. De nombreux obstacles ont été surmontés : la production de soie a été étudiée, testée, ajustée. L'introduction de chameaux pour le transport a échoué. Mais la production de miel a bondi de 200 kg à 50 tonnes en 2013 ! Cabesi a remporté des prix et apporté un savoir-faire à de très nombreux participants. Les femmes ont trouvé un revenu : le miel a rimé avec la scolarisation pour de nombreux enfants, dans une région où le taux d'analphabétisme est de 90% ! Un projet vaut ce que valent les personnes qui y participent. Cabesi en est un brillant exemple.



Décembre 2006 : Rolf Gloor se réjouit de la construction de la Cabesi Marketplace

Un grand merci à nos partenaires !

En octobre, Biovision a lancé la campagne Projets « Push-Pull » en Afrique. L'action a rencontré beaucoup de bienveillance auprès de nos fournisseurs et partenaires. De généreux rabais ou même des engagements volontaires ont nettement renforcé le résultat de la collecte. Un grand merci à nos partenaires opérationnels en Suisse et bien sûr à nos donatrices et donateurs pour leur généreux appui financier !



La méthode biologique « Push-Pull » permet en Afrique de l'Est des rendements du maïs en moyenne trois fois plus élevés.

www.biovision.ch/push-pull-fr

Impressum

Lettre d'info N° 33 / Décembre 2014 © Fondation Biovision, Zurich

Editeur

Biovision, Fondation pour un développement écologique, Schaffhauserstrasse 18, 8006 Zurich

Rédaction

Peter Lüthi

Textes

Peter Lüthi, Andreas Schriber

Langues

La présente lettre d'info est disponible en allemand, français et anglais

Traduction

Daniel Wermus (français)
Sue Coles (anglais)

Image de couverture

Sabinus Ndolu, de Fulwe (Tanzanie), a pu, grâce à une formation du projet « Bustani ya Tushikamane » améliorer son élevage de volailles. Photo : Peter Lüthi/Biovision

Crédit photos

Peter Lüthi/Biovision, sauf p.4 Urs Wiesmann/CDE/Université de Berne, p.6 à gauche, Samuel Ledermann/Biovision, p.7 haut, Christoph Sonderegger

Mise en page

Binkert Partner, Zurich

Direction éditoriale

Andreas Schriber

Impression

Koprint Alpnach AG, Alpnach

Papier

Cyclus Offset (100 % recyclé)

La lettre d'info Biovision paraît cinq fois par an.



Des dons plutôt que des cadeaux

Un don aux projets d'entraide Biovision bénéficie en particulier aux enfants, comme cette fillette de Towelo (Tanzanie).

A Noël, de plus en plus de familles se mettent d'accord pour offrir des cadeaux aux enfants seulement. Au lieu d'acheter plein de paquets pour les adultes, on peut appuyer des projets d'utilité publique, en soutenant ainsi des personnes défavorisées dans leur lutte quotidienne pour la survie.

Vous aussi, vous pouvez faire un don pour Noël ! Nous vous ferons volontiers parvenir des bulletins de versement, des informations sur nos projets et de belles cartes de vœux

que vous pourrez remettre au destinataire du cadeau. L'action « Dons au lieu de cadeaux » est également appropriée pour les anniversaires, les mariages ou les jubilés.

Pour vous informer ou participer à l'action, veuillez vous adresser à Sandra Menegol à la Fondation Biovision, tél 044 / 500 45 23 ou par courriel s.menegol@biovision.ch
Merci beaucoup !

www.biovision.ch/dons



Biovision aide les gens à s'aider eux-mêmes contre la faim et la pauvreté. La formation des paysans en agriculture biologique est une priorité. Objectif : des personnes en bonne santé avec nourriture saine et suffisante dans un environnement sain.



Stiftung für ökologische Entwicklung
Fondation pour un développement écologique
Foundation for ecological development

Av. de Cour 1, 1007 Lausanne, tél. 021 / 612 00 80
info@biovision.ch, www.biovision.ch

